

jusqu'au lieu où elle devait arriver, on ne comptait que soixante milles. Mais tels étaient les obstacles qu'on eut à surmonter, que ce ne fut pas trop de vingt-cinq jours pour les vaincre, sans perdre un moment. Balboa, armé de toutes pièces, à la manière de l'ancienne chevalerie, avança assez loin dans la mer du Sud. *Spectateurs des deux hémisphères*, s'écria ce barbare, *vous êtes témoins que je prends possession de cette partie de l'univers pour la couronne de Castille : ce que mon bras lui a donné, mon épée saura le défendre.* Déjà la croix était plantée sur la terre ferme, et le nom de Ferdinand gravé sur l'écorce de quelques arbres.

Ces cérémonies donnaient alors aux Européens le domaine de toutes les contrées du Nouveau-Monde où ils pouvaient porter leurs pas sanglans. Ainsi l'on se crut en droit d'exiger des peuples voisins un tribut en perles, en métaux, en subsistances. Tous les témoignages se réunirent pour confirmer ce qui avait été dit d'abord des richesses de l'empire qui fut appelé *Pérou*, et les brigands qui en méditaient la conquête reprirent la route du Darien, où ils devaient rassembler les forces qu'exigeait une entreprise si difficile.

Balboa s'attendait à conduire ce grand projet. Ses compagnons avaient placé en lui leur confiance. Il avait fait entrer dans les caisses publiques plus de trésors qu'aucun des autres aventuriers. Dans l'opinion publique, la découverte

qu'il venait de faire le plaçait presque à côté de Colomb. Mais, par un exemple de cette injustice et d'une ingratitude si commune dans les cours, où le mérite ne peut rien contre la protection; où un grand général est remplacé au milieu de ses triomphes par un homme inepte; où une favorite dissipatrice et rapace dépose un ministre économe de la finance; où le bien général et les services rendus sont également oubliés, et où les révolutions dans les grandes places de l'état deviennent si souvent des sujets de joie et de plaisanterie, Pedrarias fut choisi pour le remplacer. Le nouveau commandant, également jaloux et cruel, fit arrêter son prédécesseur, ordonna qu'on lui fit son procès, et lui fit ensuite trancher la tête. Par ses ordres, ou de son aveu, ses subalternes pillaient, brûlaient, massacraient de toutes parts, sans distinction d'alliés ou d'ennemis; et ce ne fut qu'après avoir détruit trois cents lieues de pays qu'en 1518 il transféra la colonie de Sainte-Marie sur les bords de l'Océan pacifique, dans un lieu qui reçut le nom de *Panama*.

Quelques années s'écoulèrent sans que cet établissement pût remplir les hautes destinées auxquelles il était appelé. Enfin trois hommes nés dans l'obscurité entreprirent de renverser à leurs frais un trône qui subsistait avec gloire depuis plusieurs siècles.

François Pizarre, le plus connu de tous, était fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadoure.

iv.
Trois Espagnols entreprennent la conquête du Pérou sans aucun secours du gouvernement.

Son éducation fut si négligée, qu'il ne savait pas lire. La garde des troupeaux, qui fut sa première occupation, ne convenant pas à son caractère, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde. Son avarice et son ambition lui donnèrent une activité sans bornes. Il était de toutes les expéditions. Il se distingua dans la plupart; et il acquit, dans les diverses situations où il se trouva, cette connaissance des hommes et des affaires dont on a toujours besoin pour s'élever, mais surtout nécessaire à ceux qui par leur naissance ont tout à vaincre. L'usage qu'il avait fait jusqu'alors de ses forces physiques et morales lui persuada que rien n'était au-dessus de ses talents, et il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il associa à ses vues Diégo d'Almagro, dont la naissance était incertaine, mais dont le courage était éprouvé. On l'avait toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps, où il avait vieilli. Il avait puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs, et cette dureté, cette cruauté qui n'y sont que trop communes.

La fortune de deux soldats, quoique considérable, ne se trouvant pas suffisante pour la conquête qu'ils méditaient, ils se jetèrent dans les bras de Fernand de Luques. C'était un prêtre avide qui s'était prodigieusement enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état, et par quelques moyens particuliers qui tenaient aux mœurs du siècle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur société, que chacun mettrait tout son bien dans cette entreprise; que les richesses qu'elle produirait seraient partagées également, et qu'on se garderait mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devait jouer dans cette grande scène furent distribués comme le bien des affaires l'exigeait. Pizarre devait commander les troupes, Almagro conduire les secours, et Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice et de férocité fut scellé par le fanatisme. Luques consacra publiquement une hostie dont il consumma une partie, et partagea le reste entre ses deux associés, jurant tous trois par le sang de Dieu de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée sous ces horribles auspices avec un vaisseau, cent douze hommes et quatre chevaux, vers le milieu de novembre 1524, ne fut pas heureuse. Rarement Pizarre put-il aborder; et dans le peu d'endroits où il lui fut possible de prendre terre, il ne voyait que des plaines inondées, que des forêts impénétrables, que quelques sauvages peu disposés à traiter avec lui. Almagro, qui lui menait un renfort de soixante-dix hommes, n'eut pas un spectacle plus consolant; et il perdit même un œil dans un combat très-vif qu'il lui fallut soutenir contre les Indiens. Plus de la moitié de ces intrépides Espagnols avaient péri par la faim, par le fer ou par

le climat, lorsque los Rios, qui avait succédé à Pedrarias, envoya ordre à ceux qui avaient échappé à tant de fléaux de rentrer sans délai dans la colonie. Tous obéirent, tous à l'exception de treize, qui, fidèles à leur chef, voulurent courir jusqu'à la fin sa fortune. Ils la trouvèrent d'abord plus contraire qu'elle ne l'avait encore été, puisqu'ils se virent réduits à passer six mois entiers dans l'île de la Gorgonne, le lieu le plus malsain, le plus stérile et le plus affreux qui fût peut-être sur le globe. Mais enfin le sort s'adoucit. Avec un très-petit navire, que la pitié seule avait déterminé à leur envoyer pour les tirer de ce séjour de désolation, ils continuèrent leur navigation, et abordèrent à Tumbez, bourgade assez considérable de l'empire qu'ils se proposaient d'envahir un jour. De cette rade, où tout portait l'empreinte de la civilisation, Pizarre reprit la route de Panama, où il arriva dans les derniers jours de 1527, avec de la poudre d'or, avec des vases de ce précieux métal, avec des vigognes, avec trois Péruviens destinés à servir plus tôt ou plus tard d'interprètes.

Loin d'être découragés par les revers qu'on avait éprouvés, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étaient mieux connus. Mais il fallait des soldats, il fallait des subsistances; et on leur refusait l'un et l'autre secours dans la colonie. Le ministère, dont Pizarre lui-même était venu ré-

clamer l'appui en Europe, se montra plus facile. Il autorisa sans réserve la levée des hommes, l'achat des approvisionnements; et il ajouta à cette liberté indéfinie toutes les faveurs, qui ne coûtaient rien au fisc.

Cependant, en réunissant tous leurs moyens, les associés ne purent équiper que trois petits navires; ils ne purent rassembler que cent quarante-quatre fantassins et trente-six cavaliers. C'était bien peu pour les grandes vues qu'il fallait remplir; mais, dans le Nouveau-Monde, les Espagnols attendaient tout de leurs armes ou de leur courage; et Pizarre ne balança pas à s'embarquer dans le mois de février de l'an 1531. La connaissance qu'il avait acquise de ces mers lui fit éviter les calamités qui avaient traversé sa première expédition; et il n'éprouva d'autre malheur que celui d'être forcé par les vents contraires de débarquer à cent lieues du port où il s'était proposé d'aborder.

Il fallut s'y rendre par terre. On suivit la côte qui était très-difficile, en forçant ses habitans à donner leurs vivres, en les dépouillant de l'or qu'ils avaient, en se livrant à cet esprit de rapine et de cruauté qui formait les mœurs de ces temps barbares. L'île de Puna opposa seule une résistance un peu sérieuse, et ne se soumit qu'après plusieurs combats plus ou moins sanglans. Ce fut aussi par la voie des armes qu'il fallut s'ouvrir les portes de Tumbez, situé sur le con-

tinent voisin. Des maladies de tous les genres y arrêterent trois mois entiers les Espagnols. Durant ce séjour forcé, ils reçurent du Mexique deux détachemens qui, dans leur ensemble, ne s'élevaient pas au-dessus de soixante hommes, mais qui étaient conduits par Sébastien Benalcazar, et par Fernand Soto, l'un et l'autre connus par leurs exploits. Cette augmentation de moyens les mit en état de construire à l'embouchure de la Piura la ville de Saint-Michel, qui devait leur servir de retraite, si, contre leur espérance, ils y étaient jamais réduits, et son port recevoir dans tous les temps les secours qui leur viendraient.

De ce premier établissement, où fut laissée une garnison suffisante pour le mettre à l'abri de toute insulte, Pizarre prit la route de Caxamalca, qui en était éloigné de douze journées. Quoique seulement suivi par cent deux fantassins, par soixante-deux cavaliers, on lui vit franchir un désert affreux, de hautes montagnes, des défilés presque inaccessibles, sans avoir éprouvé d'autres obstacles que ceux qu'une nature ingrate lui opposait. Il faut dire les raisons d'un événement si peu vraisemblable.

v.
Comment
Pizarre, chef
de l'expédition,
se rend
maître de
l'empire.

L'empire du Pérou, qui, comme la plupart des autres dominations, n'avait dans l'origine que peu d'étendue, s'était successivement agrandi. Il avait en particulier reçu un accroissement considérable du douzième empereur Huayna-Capac,

qui s'était emparé par la force du vaste pays de Quito, et qui, pour légitimer, autant qu'il était possible, son usurpation, avait épousé l'unique héritière du roi détrôné. De cette union, que les lois et les préjugés réprouvaient également, était sorti Atahualpa, qui, après la mort de son père, prétendit à l'héritage de sa mère. Cette succession lui fut contestée par son frère aîné Huascar, qui était d'un autre lit, et dont la naissance n'avait point de tache. De si grands intérêts mirent les armes à la main des deux concurrents. L'un avait pour lui la faveur des peuples et l'usage immémorial de l'indivisibilité de l'empire; mais l'autre s'était assuré d'avance des meilleures troupes. Celui qui avait pour lui les armées fut vainqueur, jeta son rival dans les fers, et, plus puissant qu'il ne l'avait espéré, se trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles, qui pour la première fois venaient d'agiter le Pérou, n'étaient pas entièrement calmés lorsque les Espagnols s'y montrèrent. Dans la confusion où était encore tout l'état, on ne songea pas à troubler leur marche; et ils arrivèrent paisiblement à Caxamalca. Atahualpa, que des circonstances particulières avaient conduit au voisinage de cette maison impériale, leur envoya sur-le-champ des fruits, des grains, des émeraudes, plusieurs vases d'argent ou d'or. Cependant il ne dissimula pas à leur interprète qu'il désirait de les voir sortir de son territoire, et il